

## LE CERVEAU HUMAIN, ORGANE DU LANGAGE

Paul CHAUCHARD (Paris)

Le langage nous apparaît souvent comme le code sensorimoteur nous permettant de communiquer notre pensée qui serait essentiellement spirituelle et individuelle. Pour éviter ce préjugé, il est bon de sortir de l'étude psychologique, linguistique ou philosophique du langage pris en lui-même pour le considérer avec Pavlov comme le second système de signalisation propre au seul cerveau humain.

Nous comprenons ainsi la différence de nature psychophysiologique qui sépare le langage humain du langage animal, même le plus perfectionné. Celui-ci, même s'il est appris et peut imiter la voix humaine (perroquet, dauphin) reste un signal de situation, tandis que le cerveau humain, grâce à sa complexité, utilise le langage devenu *intérieur* comme moyen supérieur de penser. Alors que la pensée animale reste au niveau inférieur de la pensée par images, l'homme peut transposer les images des choses et des êtres dans le code de leur nom. Et l'association des mots devient significative de par l'organisation syntagmatique de la phrase qui exprime une logique humaine où la grammaire correspond aux possibilités propres des structurations cérébrales.

C'est l'insuffisance de son cerveau, où la philosophie réaliste voit une insuffisance de spiritualité, qui empêche l'animal de penser avec des mots associés en langue. Mais le cerveau ne donne à l'homme qu'une aptitude lui permettant une pensée pleinement humaine. Il faut que l'enfant utilise cette aptitude en apprenant une langue. Ce qui est le propre de l'homme est une aptitude individuelle qui ne se réalise que par le milieu culturel et social. Biologiquement, la personne humaine ne se définit pas que par son super-cerveau, mais par le fait que ce super-cerveau appartient à un être de nature sociale. On n'a pas à opposer en l'homme la nature et la culture, car la nature humaine se réalise ou échoue suivant les conditions sociales et culturelles source de la langue, moyen de pensée proprement humain.

La société animale n'est pas culturelle et progressive à cause de l'insuffisance du cerveau, mais sans la société, le cerveau humain ne

peut donner ses pleines possibilités. La désocialisation est une déshumanisation. Mieux vaut apprendre la langue dès le moment où la maturation cérébrale le permet sans quoi la maturation se fera mal et il y aura des insuffisances définitives. L'enfant est définitivement marqué par le niveau linguistique de la langue de son enfance, ce qui peut limiter sur le plan intellectuel et abstraitif ses possibilités. La verbalisation de l'image du moi devenu le mot « je » joue un grand rôle dans le développement du pouvoir réflexif humain. C'est quand l'enfant a appris à dire « je » qu'il fait sur le plan psychologique des progrès considérables qui le séparent définitivement du singe. Cette impossibilité de séparer la pensée de la langue est bien démontrée par les graves déficiences des cas plus ou moins graves de désocialisation où l'enfant ne peut apprendre une langue : enfants totalement isolés devenant idiots, enfants sauvages (enfants-loups), sourds devenant muets avec le cas plus grave des sourds-muets aveugles. Il serait de la plus haute importance, mais très difficile, de connaître la pensée des enfants sans langage. Ils ne manquent pas seulement d'un moyen d'expression, mais de la possibilité d'une pleine pensée humaine. Cependant ils ne sont pas au niveau animal car leur pensée non verbalisée dépendant d'un cerveau humain est bien plus riche et possède une organisation logique et une aptitude réflexive qui s'exprime mal à ce niveau. Les études d'Oléron sur les sourds-muets ont bien montré que le retard à dire « je » ne laisse pas au niveau animal : ce qui compte c'est la maturation cérébrale qui permet le « je ». En l'absence du « je », il y a un retard, une difficulté non pas simplement à s'exprimer, mais à penser pleinement de façon humaine.

La réflexion neurophysiologique sur le langage fonction du cerveau nous aide à comprendre le vrai sens du langage conduisant à son utilisation plus humaine et plus correcte en une sorte d'hygiène, de déontologie ou de morale linguistique. Le second système de signalisation n'est pas fait pour nous enfermer dans un verbalisme intellectuel bien représenté par l'attitude d'enfance de Sartre se coupant de la nature et s'enfermant dans « les mots ». Il est fait pour mieux exprimer et comprendre les réalités extérieures inscrites en nous dans les images cérébrales du premier système au service de l'efficacité de l'action. Les idées étant des mots ne sont pas des abstractions spirituelles, mais elles aussi des images sensorimotrices cérébrales. L'intellectuel, le « cérébral », au sens restreint et péjoratif du mot, utilise très mal et très incomplètement son cerveau qui comporte le sentir et l'agir. Comme l'a dit si bien, ce maître du contrôle cérébral que fut le Dr Vittoz, « avoir conscience d'un acte, ce n'est pas le penser, mais le sentir ». Comme le chanteur, nous devons prendre conscience de l'aspect sensorimoteur de la pensée verbalisée, ce qui la « désangélise » en la rematérialisant. L'individu normal gagnerait à apprendre à parler, à faire des exercices de parole sentie et voulue : c'est la base de la *psychophonie*, méthode de rééquilibrage nerveux et d'éducation de la volonté dans la détente.

Comme ces aphasiques qui ont gardé leurs automatismes linguistiques de pensée intérieure, mais sont incapables d'évoquer volontairement les mots pour s'exprimer et répondre l'homme parle souvent sans réfléchir. Il doit apprendre ce qui soi-disant ne s'apprend pas, à diriger volontairement son langage intérieur en évitant le vagabondage cérébral d'une imagination coupée du réel. Et pour cela, il lui faut apprendre à faire silence, à cesser non seulement le verbiage et le bavardage extérieurs, mais aussi intérieurs.

Redonner son sens psychophysiologique au langage, c'est retrouver cette évidence perdue que le langage est *dialogue*. Le langage n'est pas que pensée, il garde sa fonction primordiale animale de communication, mais à un niveau humanisé. Pour dialoguer, il faut être capable de se taire et d'écouter ; il faut reconnaître qu'on ne se suffit pas et qu'on a besoin de se compléter par l'apport de l'autre auquel on n'a pas seulement à apporter son point de vue suffisant et seul valable. Un langage pleinement humain utilisant toutes nos ressources cérébrales, autrement dit un langage pleinement adulte et civilisé, cette rareté, c'est cet authentique dialogue sur lequel insistent aujourd'hui les catholiques avec Paul VI comme les marxistes avec Garaudy. C'est cela le langage réfléchi émergé de l'animalité sans se dénaturer dans une infidélité idéaliste. Tout l'opposé de cette imitation du langage névrosé de qui ne peut s'arrêter de parler ou s'enferme dans le mutisme pour des motifs inconscients ou du langage aliéné incommunicable du schizophrène. Le vrai langage sait faire place à l'explication intellectuelle et à la confiance affective sans s'enfermer dans les prisons de l'intellectualisme froid ou du sentimentalisme inintelligent.

Mais pour dialoguer il faut accepter l'autre comme personne à la fois semblable en tant qu'homme et différent comme individu. Pas de dialogue dans l'identité, pas de dialogue dans le mépris raciste ou paternaliste. Le monde moderne préfère l'uniformisation ou les « apartheid ». Plutôt que de rêver d'une langue universelle, sauf comme adjuvant, il faut au contraire préserver la mosaïque humaine des langues et des cultures en les faisant progresser sans les dénaturer. Il n'est pas cérébralement mauvais pour l'enfant d'apprendre d'emblée plusieurs langues ; ce qui est mauvais c'est le cosmopolitisme désocialisant de qui n'a pas avec une langue « maternelle » reçu un type de culture qui le situe à sa place dans l'humanité au lieu de le diluer dans l'abstraction du « citoyen du monde ».

C'est à tort que nous pensons que la parole est un équipement de base acquis par l'enfant, dont il n'y a plus ensuite à se soucier. Apprendre à mieux parler pour l'adulte, c'est apprendre la signification humaine du langage, c'est apprendre à être homme.

<sup>1</sup> N.B. : Cf. P. CHAUCHARD, *Le Langage et la pensée*, Paris. Que sais-je, P.U.F. ; M. L. AUCHER, *La Psychophonie*, dans *Conduite de soi et progrès humain*, Paris, Ed. Ouvrières.